

# LE MONDE ILLUSTRÉ

60<sup>e</sup> Année. — N° 3028.

SAMEDI 1<sup>er</sup> JANVIER 1916

Prix du Numéro : 0 fr. 60

Rédacteur en Chef : ALFRED-JOUSSELIN



LE GÉNÉRAL BILLOUUD EN SERBIE. — Qui donc, sous cet uniforme qui ressemble si étrangement à celui de nos sapeurs-pompiers parisiens, reconnaîtrait un de nos grands chefs, un des généraux dont le prestige est le plus brillant, non seulement parmi nos soldats, mais aussi parmi les éléments civils de la Nation? Cette guerre aura vu la faillite des uniformes luxueux et chamarrés : plus d'insignes, plus de broderies, plus de dorures! C'est à leur mérite, à leur activité, que les soldats reconnaissent leurs chefs. Et Joachim Murat lui-même, s'il commandait une de nos armées de 1916, devrait se résigner au bleu horizon et à la veste de cuir, sans brandebourgs, sans soutaches, sans or même à la dragonne.



Le succès qu'a rencontré notre numéro de Noël auprès du public, a dépassé, de beaucoup, nos espérances, — quelque optimistes qu'elles aient été, — si bien que, malgré l'augmentation considérable de notre tirage, pour ce numéro, nous nous trouvons dans l'impossibilité absolue de répondre, actuellement, à toutes les demandes qui nous ont été adressées.

Nous prions donc qu'on nous accorde un crédit de quelques jours. Nous faisons l'impossible, malgré les innombrables difficultés créées par les circonstances actuelles, pour essayer de donner satisfaction, à tous, dans le plus bref délai.

## CHRONIQUE DE LA SEMAINE

### N'OUBLIONS JAMAIS !

Le *Journal Officiel* vient de publier un nouveau rapport sur les crimes commis par les Allemands dans certains départements que la victorieuse poussée de nos poils a délivrés de l'invasion.

Je ne sais pas si ces rapports sont beaucoup lus : je crains qu'ils ne passent presque inaperçus. L'attention patriotique des Français est sollicitée par tant de péripéties plus actuelles que ces récits d'atrocités, datant d'un an bientôt, paraissent déjà de l'histoire ancienne. Ce que je puis assurer, c'est que ces relations n'ont point soulevé, comme les précédentes, un grand mouvement d'indignation. Il semble que, bien renseignés maintenant sur la moralité de nos ennemis, instruits qu'ils sont des voleurs, des incendiaires, des goinfres, des pillards et des assassins, nous nous contentons de cette constatation et nous n'aimons pas à nourrir nos rancunes.

C'est là un symptôme très inquiétant. Nous ne savons pas haïr ; nous professons, à un degré suprême, le culte de ceux qui ont aimé notre pays et qui ont lutté pour sa gloire, mais nous oublions vite ceux qui lui ont voulu du mal et ont rêvé de le détruire. La poignée de main après le duel est une coutume essentiellement française ; pendant longtemps le déjeuner suivant la rencontre fut de tradition, et même on vit chez nous se lier pour la vie et devenir les meilleurs amis du monde des gens qui ne se connaissaient pas avant d'avoir croisé le fer ou échangé « deux balles sans résultat ». Est-ce chevalerie native ou instinctive pratique du pardon des injures que la foi religieuse imposait à nos pères et que nous observons en vertu d'un long atavisme ? Ne serait-ce pas plutôt insouciance et légèreté ?

Je lis en ce moment un volume qu'a récemment publié M. le général Canonge, ancien professeur à l'École supérieure de guerre, et qui a pour titre *L'invasion allemande en 1870-1871*. Ce livre a une histoire qu'il est utile de faire connaître : M. le général Canonge s'appliquait depuis bien des années à dégager les enseignements des tragiques événements à la suite desquels la France fut amputée de deux provinces. Il y a trois ans, son travail terminé, il le proposa à un éditeur qui en prit connaissance, le jugea fort bien composé, mais refusa de le publier, sous prétexte que le sujet manquait d'actualité. Un second éditeur s'excusa pareillement, disant que le public ne s'intéressait pas à ces vieilles choses. D'autres, tour à tour sollicités, alléguèrent unanimement qu'« on ne s'occupait guère plus de 1870-1871 », et que l'ouvrage ne trouverait qu'un nombre de lecteurs insuffisant pour que l'affaire fût lucrative. M. le général Canonge dut se résigner donc à serrer dans un tiroir son manuscrit. Le coup de tonnerre du 1<sup>er</sup> août 1914 a fait sortir l'œuvre de son *in-pace* ; elle vient d'être publiée, elle est très lue et mérite de l'être.

Notez bien que je n'incrimine aucunement ces éditeurs récalcitrants : leur refus indique au contraire qu'ils étaient parfaitement renseignés du goût des lecteurs et de leurs préférences : on ne voulait plus entendre parler « de ça ». Or, soit dit en passant, je n'ai jamais beaucoup admiré la phrase fameuse de Gambetta, qui, faisant allusion à nos deuils patriotiques, s'écria certain jour, dans un beau mouvement d'éloquence : « — Pensons-y toujours, et n'en parlons jamais ! » C'était un mot d'orateur, ce n'était pas un mot de psychologue : soit mes-nous donc

capables en France de penser toujours à une chose dont il nous est interdit de parler ? Il aurait fallu en parler sans cesse, au contraire, la ressasser, en faire l'objet de conférences quotidiennes, de manuels scolaires, de romans, de publications populaires, de cytologies et d'alphabets illustrés pour les marmots en bas âge. Cela nous aurait évité, tout au moins la surprise, et nous aurions su à quel genre d'ennemis nous avions affaire. Mais, dans ce silence imposé, nous avions oublié 1870, comme nos pères avaient oublié 1814, comme ceux d'avant avaient oublié 1792, et nous considérions que l'Allemand est un homme comme un autre ; beaucoup même vantaient ses aptitudes au travail, sa tempérance, son exactitude, sa déférence et son honnêteté ! Ils devaient bien rire, sur les bords de la Sprée !

C'est merveille de constater avec quelle curiosité ébahie nous lisons ces extraits de *journaux de route* trouvés sur les prisonniers allemands et que publient les journaux. On croirait que ces choses sont pour nous du nouveau, des révélations d'une mentalité soudainement divulguée et dont nul au monde ne pouvait soupçonner la laideur. Mais les *journaux de route* recueillis sur les Boches d'il y a quarante-cinq ans sont exactement semblables à ceux qu'on nous sert aujourd'hui. Nous n'avions qu'à nous souvenir. Voici l'un d'eux qu'avait publié, il y a quelque vingt ans, la *Revue Bleue*, c'est celui d'un lieutenant bavarois, nommé Emmar, officier bon vivant et, comme on le verra, aimant à rire :

« 7 août 1870. — Ce matin les hommes pillent : on enlève les poulets, des oies, un porc ; un tonneau de vin est mis en perce. » Bombance.

« 8 août, à Zinsweiler. — Pillage et ripaille.

« 17 août. — Nous entrons à Dombasle où tout le monde se grise formidablement. Le lieutenant Franck est plein de vin ; j'ai bien du mal à le ramener dans sa chambre qu'il agrément de souvenirs odorants dont son hôte s'étonnera demain.

« 23 août. — A Mélny-le-Petit : village de « pauvres gens... pour leur apprendre à vivre » on ne leur laisse rien et l'on bâtonne un paysan « sous prétexte qu'un coup de fusil a été tiré sous le capitaine, CE QUI EST UNE BONNE » BLAGUE.

Qui savait, en France, que, en 1870, les règlements de l'armée d'invasion, accordaient la franchise aux *colis de pillage*. Les pauvres soldats prussiens pouvaient ainsi, de temps à autre, alléger leurs sacs trop pleins et confier à quelque fourgon de l'armée leur butin qui gagnait de la sorte l'Allemagne, sous le couvert et la garantie de Sa Majesté l'empereur et roi, ce qui rendait le vol officiel et sacré ? Qui avait gardé la mémoire de cette lettre qu'écrivait un grand-père à son petit-fils, sous-officier à l'armée d'invasion, lettre dont le refrain était : « Anzunde ! (mets le feu !) » ou de ce rapport du colonel fédéral Rustow déclarant avec satisfaction que la plupart des incendies avaient été « opérés suivant toutes les règles de l'art ? » (*Kunstgerecht*) — qui se rappelait la destruction systématique de Nogent-le-Roi, de Marcilly-sur-Seine, de Conflans, dans la Marne, — les fusillades de Rantigny où un enfant de trois ans périt sous les yeux de sa mère immobilisée par quatre bourreaux, de Guitry, dans l'Eure, d'Ablis, de Vienne-en-Val, de Vaux, dans les Ardennes, où les habitants, enfermés dans l'église, durent désigner eux-mêmes et choisir — en vingt minutes, — ceux d'entre eux qu'ils devaient livrer au peloton d'exécution ?

Ne savions-nous donc plus qu'un certain baron de Schwartzkoppen, préfet prussien de l'Oise, étant débarqué à Beauvais porteur d'une modeste valise avait quitté la ville, cinq mois plus tard, encombré d'un important « supplément de bagages » : plus de vingt-cinq caisses dont les dimensions atteignaient celles des voitures de déménagement ? N'avions-nous pas lu, dans les journaux allemands, des annonces dans le genre de celle-ci, que je copie textuellement.

#### A VENDRE

Pour prix avantageux,

chez M. Meschly, ingénieur, à Hansbaden, près Badenweiler :

Un secrétaire en bois de rose, ayant appartenu à Louis XVI, et venant du garde-meuble de Paris ;

Une table unique, M<sup>me</sup> de Pompadour avec incrustations délicates et minutieuses ;

Le mobilier de l'impératrice Joséphine de la Malmaison, doré, dans le meilleur état et complet...

LE TOUT GARANTI DE PARIS.

Et cette autre où l'on avisait les amateurs de la prochaine mise aux enchères d'un pastel « représentant Marie-Antoinette, enlevé du Palais de Saint-Cloud PAR UN OFFICIER ALLEMAND que des embarras d'argent obligeaient à négocier ce tableau » (*sic*) ? Et cette lettre qu'un soldat du vieux Guillaume oublia dans une maison d'Arques et qui fut publiée dès 1871 ? on y lisait ceci :

« Ma chère mère,

« ...Nous sommes tous devenus de véritables « voleurs. Il nous est ordonné de prendre tout « ce que nous trouvons... Les officiers en ceci « gardent la préséance qui leur est due. Des « harnais magnifiques, des couvertures et sur- « tout des tableaux de maîtres ont été leur lot. « Pas plus tard qu'avant-hier notre ober-adju- « dant, le prince de Waldeck, me disait : « — Meyer, rendez-moi le plus grand service « que je puisse vous demander : prenez et volez « tout ce que vous pourrez m'apporter. Il faut « que ce peuple sache ce que coûte une guerre « avec nous... Qu'advient-il de tout ceci ? « Dieu le sait. Quand il ne restera plus rien à « voler dans ce pays, nous nous volerons les « uns les autres... »

Cette confession sans réticences était adressée à la frau Meyer, à Stolberg, près d'Aix-la-Chapelle ; et la maison de cette vénérable aïeule doit être confortablement meublée si l'on en juge par le post-scriptum de la lettre : « ci-joint « quelques échantillons de mes larcins ».

Nous savions tout cela ; nous aurions dû le savoir, pour mieux dire, car nous possédions, imprimés, publiés de cent façons, les doléances des victimes et les aveux des pillards. Ceux d'entre nous qui avaient été les contemporains de l'invasion, en gardaient bien quelque tenace et amer souvenir ; mais, par une sorte de pudeur, ils négligeaient de le transmettre aux jeunes générations ; et celles-ci, que d'autres préoccupations sollicitaient, ne s'intéressaient guère à ces choses dont la notion se confondait dans leur esprit avec celle du déluge. Bien plus, ceux très rares qui cherchaient à raviver ces commémorations déplaisantes étaient traités couramment de *patriotars* : nous les considérions comme des exaltés, un peu fâcheux, très encombrants, et nous ouvrons tout grands les bras aux fils de ceux qui s'étaient enrichis de nos dépouilles, nous installions les Boches chez nous ; nous leur confions les clefs de nos trésors, les secrets de notre commerce et de notre industrie, nous les admettions à partager notre vie, nous les invitons à nous râfler nos richesses !

La leçon a été rude ; il faut qu'elle nous profite ; n'oublions jamais. Quelle que soit notre répugnance à la haine, inspirons-la, dès maintenant, à nos enfants pour les préserver de toute surprise dans l'avenir : que, même pour les tout petits, l'Allemand devienne un objet d'horreur et de dégoût ; qu'il soit l'ogre, le père Fouettard et Croquemitaine ; que son nom devienne le synonyme de brute et de brigand ; que les murs de nos salles d'asile et de nos écoles se tapissent d'images représentant les officiers du kaiser emballant nos mobiliers, martyrisant des femmes et torturant des marmots de trois ans : c'est de l'histoire, et de la plus authentique ; que, dans nos gares, dans tous les lieux publics où la foule est dense, à côté du traditionnel écriteau *Prenez garde aux voleurs*, on en place un autre, plus utile, *Prenez garde aux Boches* ; que partout où l'on pourra traquer un objet de provenance allemande, chacun de nous se fasse dénonciateur. Tous ceux auxquels l'âge interdit ou ne permet pas encore de combattre peuvent entreprendre cette guerre-là qui sera, pour nos ennemis, aussi fatale et aussi meurtrière que l'autre. Et mettons-nous à la besogne dès aujourd'hui, puisque, dès aujourd'hui, ils travaillent déjà, eux, à organiser, pour le lendemain de leur défaite, une nouvelle invasion de leurs faux polonais, de leurs pseudo-déserteurs, de leurs marques de fabrique fallacieuses et de leur camelote.

G. LENOTRE.



## JOURS DE GUERRE

JEUDI. — On ne pourrait guère supposer qu'on se trouve à Montmartre si le dôme du Sacré-Cœur ne se profilait sur le ciel. C'est tout en haut, par les rues de Ravignan et Norvins. Quatre heures du soir bientôt, en décembre. Un jour par extraordinaire assez sec. Un ciel dépouillé, qui a l'air d'une immense dalle verdâtre, où, déjà, le croissant de la lune se dessine, d'un trait blafard. Un dénûment extraordinaire de cité d'Orient. Il ne semble pas que rien ait été touché là, depuis des temps que l'esprit se refuse à commensurer. Toutes choses se dégradent, s'en retournent au néant sans que personne paraisse prendre souci de retarder leur déclin. Cette fatalité devant laquelle le musulman se soumet sans réplique est en quelque sorte encore orientalisée davantage par la couleur, je ne sais quoi dans l'atmosphère de cette sorte de petite ville suspendue au-dessus de Paris que baigne la brume. Une maison, d'un rose comme on n'en trouverait certainement pas l'équivalent avant bien loin d'ici ; un mur couronné par les fleurs desséchées d'une clématite blanche qui lui fait comme un boa de duvet de cygne... De petites places montantes et escarpées, des vestiges de jardins... S'il y avait ici quelque cypres, nous pourrions, à la faveur du crépuscule, imaginer être à Stamboul.

Cependant, rien n'est plus français que l'étroite rue Saint-Rustique dans laquelle nous nous engageons, avec ses maisons basses et leurs airs de provinciales confites en angelus. De rares passants, pas encore de lumière et, se profilant sur les dernières clartés du ciel, au sommet d'une étrange bâtisse, un étrange observatoire de fer se détachant avec une intense précision sur l'infini. Logia qu'on dirait construite pour servir de point culminant aux péripéties d'un combat entre avions épiques suivis par les feux d'un projecteur et habilement truquées pour un film.

\*\*

...Une maison qui se recommande par sa petitesse, persiennes fermées et dont les habitants peuvent observer, à l'aide d'un guichet grillagé, avant d'ouvrir, qui sonne...

Une religieuse écarte la porte. Me voici dans un couloir où l'on ne saurait avancer à deux de front, puis introduit dans un *parloir* si bas de plafond, de dimensions si exigües, qu'on n'y parle qu'à voix basse, comme si quelque intonation un peu trop forte allait ébranler la maison.

Paraît une sœur, puis la Supérieure, puis une autre, plus jeune... Nous sommes bientôt à former un conciliabule presque animé, assis sur les chaises cannées qui composent strictement tout l'ameublement de ce réduit, mais parlant bas tout de même. Leurs voiles noirs, l'arc de toile empesée qui plonge dans l'obscur leur visage, donne à ces femmes l'apparence d'ombres matérialisées; je devine un nez, la courbe d'un menton, le creux des joues sous les pommettes. Un bec de gaz qui est sur sa lyre de cuivre, au milieu du plafond bas, comme une colombe de feu sur un perchoir suspendu, accuse plus d'ombres sur les religieuses de l'Espérance qu'il ne répand de lumières...

Leur maison principale est à Reims et les femmes que je viens voir ont passé là-bas les premiers mois de la guerre. Le jeune infirmier militaire qui m'accompagne a passé auprès d'elles, plusieurs semaines, au milieu des blessés qu'on leur amenait, par convois non proportionnés à leurs ressources et au nombre de leurs lits. Cependant, sous l'avalanche des obus, tandis que venait de s'allumer le premier brasier de la cathédrale martyre, comment refuser les premiers soins aux soldats épouvantablement frappés qu'on leur apportait. La plus âgée des sœurs, de sa voix menue, évoque d'effroyables blessures des morts veillés, soignés avec quels soins et qu'il me semble voir se dresser là. On manquait de presque tout. Il fallait suppléer sans cesse, arriver à des prodiges... Le maire n'était pas dans les idées des religieuses, il était même connu pour ses opinions opposées, pourtant il n'est de facilités qu'il n'ait fait l'impossible pour leur procurer, il n'est de bons procédés qu'il n'ait eu pour elles et la reconnaissance de ces femmes pour l'énergie et infatigable M. Lenglet, est bien touchante.

\*\*

La population, elle, aux premiers jours n'était pas toute entière dans les mêmes sentiments. Aucun habitant qui fût à l'abri des soupçons. Une lumière ayant été remarquée à la fenêtre de la supérieure, on parla de signaux faits aux Allemands dont les premières lignes étaient visibles du couvent même. Alors, pas un obus encore n'était tombé sur la maison. Évidemment les sœurs de l'Espérance entretenaient des intelligences avec l'ennemi... Une poulie servait à hisser au grenier des paniers de linge sortant de la lessive et qu'on mettait à sécher sous les combles... Ces paniers montant et descendant le long de la façade, ne répondaient-ils point à un alphabet convenu ? Les Rémois oubliaient que, depuis la fondation de la maison, les paniers avaient fait ainsi des voyages et des voyages jusqu'au toit...

L'âme des sœurs demeure, en dépit des tragédies auxquelles elles peuvent être mêlées d'une puérilité particulière ; ainsi l'on peut voir, dans le décor calciné d'un immense incendie, au cœur des murailles ruinées, une fleur sauvage demeurée de la couleur du ciel et qui balance dans l'air âcre et plombé son petit calice ingénu.

Entre elles, certains souvenirs gardent une importance et une netteté bien surprenantes. Elles les évoquent avec la volubilité des lycéens... Un jour, après l'évacuation des blessés et des malades, elles n'étaient plus que trois dans la grande maison de Reims et leur temps se passait tout entier en nettoyages, car un bombardement même ne saurait empêcher des religieuses de conserver aux parquets tout leur brillant, aux cuivres leur lumière.

Elles entendent le bruit d'une voiture... Une voiture, à Reims, n'est plus chose ordinaire. Elles se précipitent aux fenêtres, L'une tient un balai, l'autre la tringle de fer d'un rideau... La voiture s'arrête à leur porte. Un seul cri s'échappe des trois poitrines : *Son Eminence!* Vite on dégringole à travers les escaliers, on court ouvrir. En quel état... Tringle et balais à la main... Au même instant la déflagration d'un obus qui éclate non loin fait trembler ce qui reste de vitres aux fenêtres.

Mais, Mgr Luçon n'est-il pas bien habitué à ce bruit-là ! Les religieuses vont pour baiser l'anneau... Il arrête d'un geste la sœur cramponnée à sa tringle :

— Je suis reçu par une abbesse à crosse, dit-il en plaisantant.

Les sœurs de l'éclatent de rire.

*Ploum ! Bourou ou ou oum !...* Un nouvel obus vient de tomber... Les sœurs guident le prélat vers la chapelle, où veille Celui qui peut préserver...

\*\*

— Vous rappelez-vous ce pauvre petit qui avait reçu trente-deux blessures... Il était près de la porte dans la grande salle... — Mort... — ...Et celui, vous savez bien, qui perdait tant de sang, qui nous avait demandé d'écrire à sa femme... — Elle est venue nous voir ici à Paris... Elle ne veut pas croire qu'il soit mort... — Mais, vous lui avez dit ? — On lui a dit ce qu'on a pu... — Et elle ne veut pas le croire mort. — Non...

Et ce sont des détails affreux et touchants, enfantins et sublimes. Des courses dans le cimetière sous les obus pour décider de l'emplacement où mettre certains corps afin de les retrouver, plus tard ; un cercueil de plomb obtenu, — après quelles difficultés, — pour un officier qui était parti pour la guerre avec sur lui la somme destinée spécialement, *en cas de mort, à ce cercueil de plomb.*

Les religieuses racontent à peu près tout sur le même ton, sans nuances appréciables. De la pièce voisine, un curieux qui guetterait leur chuchotements ne saurait pas s'il n'est questions que de futilités, Il ne saisirait pas les mots qui font frissonner au passage. Ce qu'elles évoquent, on dirait que ces femmes l'ont connu en rêve... Un voile épais les isole. Dans l'obscurité, à la seule clarté de la brûlante colombe de feu emprisonnée dans le manchon d'amiante, les visages paraissent toujours sourire. La supérieure est celle qui parle le moins... La plus âgée raconte une affreuse opération, le sang jaillissant sur elle... Elle sourit encore pâlement avec sa face trouée d'ombre...

Incidentement, nous parlons de leur existence

à Paris, aujourd'hui, dans cette petite maison de Montmartre si haut perchée. Qu'y font-elles ?

— Mais nous avons ici, à demeure, quatre-vingts enfants.

Quatre-vingts ! Dans cette bicoque... La supérieure nous demande si nous désirons voir ces pensionnaires, parmi lesquelles de nombreuses fillettes de réfugiés...

\*\*

Nous revoici dans l'étroit couloir d'entrée, dont nous gagnons l'extrémité aboutissant à une sorte de véranda vitrée. La porte ouvre sur une cour plantée, en forme de fer à cheval, dont la partie vide donne sur Paris. La nuit est tout à fait tombée, son croissant de lune a disparu dans la brume. La pénombre est opaque, mais, sous les yeux, au delà du parapet qui ferme cette partie du terrain, les lumières de la ville, cependant bien rares, forment comme une constellation reflétée dans une eau troublée... Les branches déchaînées se perdent dans l'épaisse atmosphère... Un air plus vif frappe au visage. Qu'on se croirait loin du Moulin-Rouge!

Toute la partie où nous venons de pénétrer est relativement récente. Un escalier large, — large comme le sont les escaliers de couvent, — mène à la chapelle. Des femmes du quartier y sont venues prier. Des religieuses agenouillées sur le sol, à peine éclairées, prolongent ici l'illusion d'un subtil recul dans l'espace et le temps.

Elles étaient à Reims, pourtant. Elles ont, pendant des semaines, recueilli des soldats affreusement blessés, pansés des plaies affreuses, enseveli de jeunes hommes à qui la vie avait paru sourire et qui avaient encore tiède au front le dernier baiser de leur mère. Elles ont vu le toit de leur Maison percé par les lourds projectiles. Elles ont dû quitter avec leur collège de moribonds et de chers blessés la place intenable, laisser leur couvent, leur cathédrale fumante, leur Eminence inlassable et généreuse... Elles ont été prises dans des autos, d'autres ont longtemps marché, vu mourir à leur côté ceux qu'elles avaient eu l'espoir d'arracher à leurs blessures. Elles ont tenu de leurs mains chastes et inhabiles ces corps vigoureux et jeunes... Elles ont entendu, depuis, les lamentations des mères et des veuves... Et les voici agenouillées, en prières, humbles, courbées, célestes.

Par ces derniers jours de décembre, d'une année si troublée, d'une année qui dans le cours des siècles apparaîtra comme un bûcher dressé sur un îlot parmi des flots de sang, ces femmes, ces acteurs d'une phase de la tragédie, prosternées, souriantes, pacifiées, ce couvent, quelle halte, quelle rafraîchissante vision.

\*\*

...Nous montons voir les enfants ; au premier, deux salles contiguës. Dans la première, les bambines de trois ans à sept. C'est l'heure de la couture. Une sœur surveille et conseille les travailleuses. Toutes ont entre les mains un petit carré de toile, sur lequel elles s'escriment. La plus jeune traverse le tissu d'une aiguillée dont le nœud n'a pas été fait. A chaque fois que l'aiguille a traversé la toile le fil qui suit l'aiguille ne demeure pas fixé à l'étoffe. L'enfant continue avec opiniâtreté, lèvres serrées, blottie dans l'ombre que sa voisine projette sur elle, sans rien voir, mais travaillant, travaillant toujours. Le père a été tué...

Ces petites orphelines-là ne savent pas. Les yeux des religieuses sont pareils aux leurs.

Dans la seconde salle, une soixantaine de jeunes filles cousent... Elles se sont levées en voyant entrer la Supérieure. L'ainée a dix-huit ou dix-neuf ans... Elles sont vêtues de noir.

...Dehors, plus bas que la rue de Ravignan, c'est bientôt, vers le boulevard de Clichy, d'étroites rues à hôtels meublés, dont on aperçoit le « salon », des bars, des boutiques de revendeuses, des blanchisseries pour dames seules... L'atmosphère si spéciale de ce quartier, malgré le silence relatif que la guerre y a répandu et aussi l'inaccoutumance à la guerre, qu'on y trouve...

Et je revois, si près d'ici, — au-dessus de Montmartre, — dans leur parloir minuscule, les religieuses de Reims, le visage si calme dans l'ombre...

ALBERT FLAMENT.

(Traduction et reproduction réservées.)





C'est en cette île, « Clef des Dardanelles », que le chef des troupes anglaises a établi son quartier général. L'antique citadelle turque venue grecque il y a trois ans, a été transformée en une importante caserne où sont cantonnés de fort nombreux Tommies.

#### L'OCCUPATION ANGLAISE A GALLIPOLI

Si jusqu'à ce jour l'entreprise ardue du forçement des détroits n'a pas donné les résultats que nous attendions de notre persévérance et de nos constants efforts, il en faut retenir une précieuse leçon dont les Anglais nos alliés nous invitent à faire notre profit. Sans doute est-il encore trop tôt pour faire le compte des profits et pertes de cette expédition, mais, dès à présent, il nous appartient de constater les résultats indirects de grande valeur que nous avons obtenus, grâce à elle. En premier lieu, elle a retenu une nombreuse armée turque sur les lieux, et empêché, par conséquent, le renouvellement d'une attaque contre l'Égypte.

D'autre part, elle a doté notre histoire guerrière d'un magnifique chapitre de plus, en nous montrant d'une audace et d'un héroïsme sans précédent. Ce ne sera donc pas en vain, comme des pessimistes ont voulu le faire entendre, que tant de braves auront fait le sacrifice de leur vie en tombant sur les rives de la péninsule de Gallipoli.

La liberté des mers, qui est notre objectif, nous incite à des entreprises que réprouve la stratégie positive des nations continentales. Si quelques-unes de ces entreprises ne sont point couronnées de succès, d'autres réussissent, et bien que jusqu'à ce jour notre action aux Dardanelles n'ait pu être menée à bonne fin, il n'en reste pas moins certain que nous ne pouvions résister à la tentation d'en courir les chances.

Du moins, nous devons retenir ceci, que la guerre est une affaire qui comporte d'inévitables risques et de hasardeux calculs, et que les échecs de même que les succès doivent être acceptés avec philosophie, lorsqu'on est décidé, coûte que coûte, à remporter la victoire finale, et que l'on n'en a pas douté un seul instant.

Du récent départ des troupes anglaises de la baie de Souvra, il ne faut pas du tout conclure à l'abandon de l'entreprise du forçement des détroits lorsque ce déplacement comporte seulement une variante du plan stratégique de nos alliés.

Les commentateurs de la presse viennent confirmer cette impression ainsi qu'il ressort d'une correspondance italienne qui dit :

« L'utilité pour l'Entente de ne pas abandonner la presqu'île de Gallipoli est évidente. Les Dardanelles ne sont pas seulement le rempart formidable de la Turquie, mais constituent aussi la route conduisant plus directement dans le cœur de ce pays. Les Turcs le savent bien, et deux cent mille



PANORAMA DE CASTRO, CAPITALE DE L'ÎLE DE LEMNOS.



BAIE D'OUROS.

Les biplans de l'escadrille Césari au repos sur le sable sont entourés par une foule émerveillée.

soldats, parmi les meilleurs de la Turquie, sont concentrés pour la défense des Dardanelles.

« La menace des alliés contre ce point d'importance capitale empêche les Turcs d'employer leur armée pour d'autres buts. Si on n'a pas réussi à forcer les Dardanelles, l'occupation de Gallipoli a tout de même fermé la porte de la Méditerranée à l'ennemi. A présent il sera sûrement possible de concentrer contre le secteur de Achibaba, non seulement un contingent important de troupes, mais aussi d'autres moyens d'action qui avant devaient nécessairement se disperser. Les puissants moniteurs britanniques pourront faire converger leur feu sur un seul objectif.

« On ne peut pas dire aujourd'hui à quel autre champ d'opérations seront destinées les troupes britanniques, qui dans la presqu'île de Gallipoli, parmi des difficultés incroyables, firent toujours héroïquement leur devoir. Il faut considérer sans pessimisme la nouvelle de leur départ partiel, puisque cette mesure est en étroite connexion avec la décision du Conseil suprême des alliés de tenir Salonique.

« Cette décision a été prise après qu'on eût obtenu la promesse formelle de la Russie d'accomplir à bref délai une action vigoureuse en rapport avec les exigences de la situation balkanique. Naturellement, pour que le succès se réalise, les alliés doivent agir en parfaite concordance et avec le plus grand empressement, sans disperser leurs forces. L'abandon de la baie de Souvra n'est qu'un effet de ce plan.

S'ils ont abandonné la baie de Souvra, nos alliés consolident de plus en plus leur position dans l'île de Lemnos qui bouche l'entrée des Dardanelles et fait partie du système de main mise sur l'empire turc, que nous voulons réaliser. C'est là que le général Munro a établi son quartier général, et l'ancienne citadelle grecque est devenue le quartier général anglais.

Décidée à aller jusqu'au bout, l'Angleterre qui, depuis le début de la guerre a donné le plus magnifique exemple d'énergie, persévérera dans cette noble attitude, secondée par la bravoure et le flegme spécial que possèdent ses braves soldats.

Avec des gaillards de cette trempe, il est permis d'avoir confiance, et comme ils sont légion dans l'armée de nos alliés, nous devons saluer en eux de dignes émules de nos « poilus », prêts à prodiguer leurs généreux efforts pour abattre l'ennemi commun.

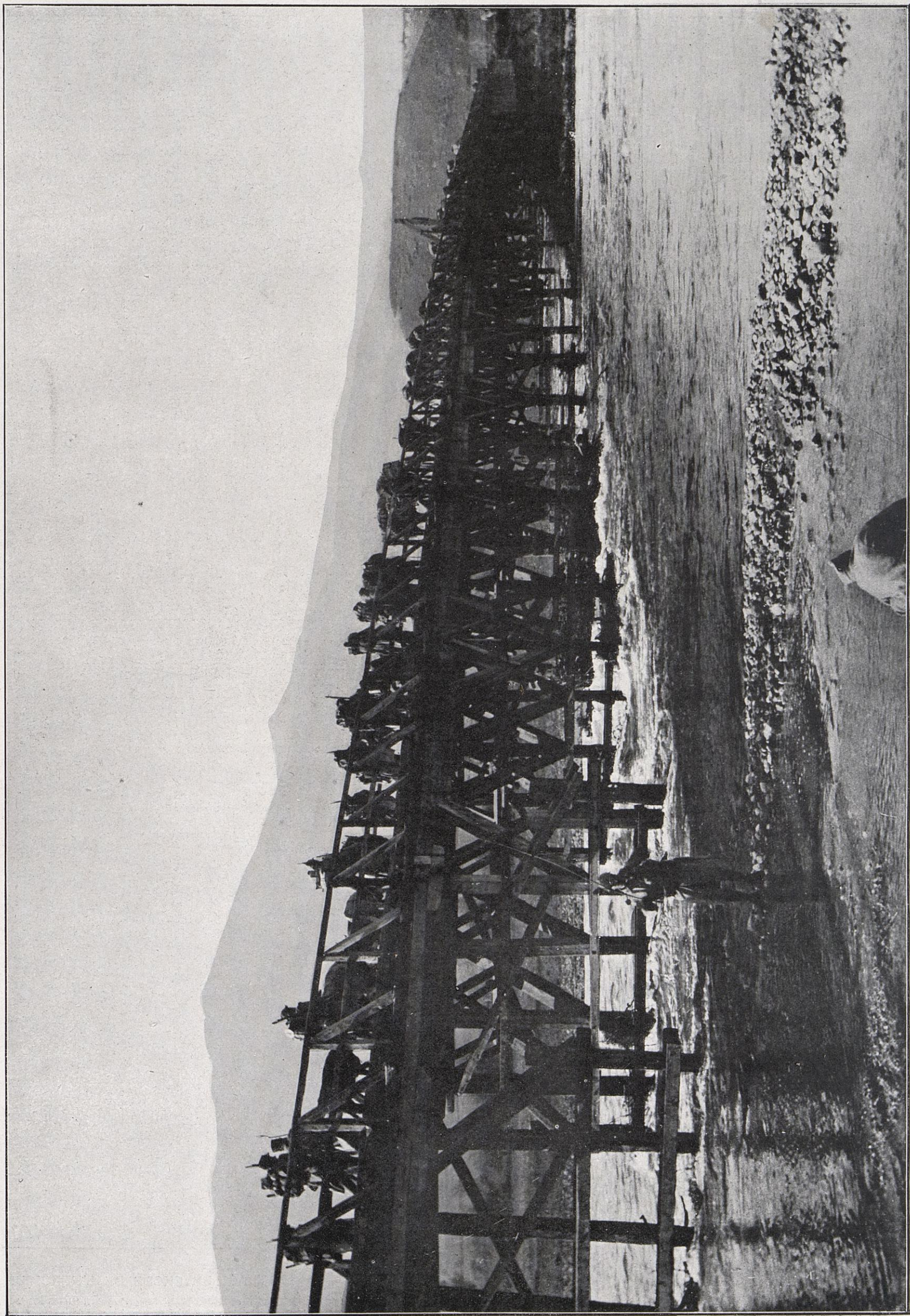
P. DE C.





AUX ÉPARGES. — L'hiver ne s'annonce pas clément dans la plupart des régions où s'étend notre front. La neige, précoce et abondante, étend sa parure blanche sur les arbres et le terrain. Elle ajoute une note plus émouvante encore aux gestes de nos soldats. Devant le tableau si calme de cette nature toute blanche, comment ne pas évoquer le contraste du surcroît de souffrances que l'hiver impose à nos poilus qui supportent avec un égal héroïsme les rigueurs de l'hiver et celles du bombardement ennemi?





LE PONT DE VOZARCEI SUR LA CZERNA. — Les troupes françaises en retraite sur Krivolak passèrent sur le pont, emmenant leurs convois et leurs bestiaux de ravitaillement. Aussitôt après le passage de nos soldats, le génie fit sauter le pont à la dynamite. (*Cliché Marcel Meyers.*)





LE TRAGIQUE EXODE DE L'HÉROIQUE PEUPLE SERBE ABANDONNANT SON SOL NATAL (Dessin de V. de Paredes).

Ne voyant pas arriver les secours qui leur avaient été promis, encerclés de toutes parts, chassés des villes les plus importantes du royaume conquises les unes après les autres par des ennemis quatre ou cinq fois supérieurs en nombre, les pauvres Serbes, — des centaines de milliers de Serbes, — s'enfuirent, dans une détresse inimaginable, suivant des routes changées en fondrières. Devant eux, ils chassaient leurs troupeaux, dans leurs lents chars à bœufs ils avaient entassé leurs meubles et leurs pauvres hardes. Ils allaient affolés, exténués, dans les tourbillons de neige, ou sous les rafales d'une pluie incessante. Puis les vivres manquèrent..... puis l'on s'enlisa dans les marécages..... ou l'on tomba au bord des sentiers glacés qui serpentent au flanc des montagnes ! Combien de cadavres misérables jalonnent les routes suivies par la foule des tristes exilés !...





L'ARTILLERIE DES PAUVRES ET VAILLANTS SERBES. — C'était à l'époque où les braves soldats de l'armée serbe espérant que les Alliés arriveraient à temps pour les aider, luttèrent de leur mieux contre trois ennemis coalisés. Les pièces de campagne des armées du roi Pierre étaient hissées par des attelages de bœufs sur les points les plus favorables à la défense.

#### LA CAMPAGNE FRANCO-ANGLAISE A SALONIQUE

Le général Sarrail est certainement trop occupé, et préoccupé, en ce moment pour pouvoir percevoir, à Salonique, le lointain écho des bruits venus de France. Si tant d'importants sujets ne captaient son attention toute entière peut-être entendrait-il, comme un vague murmure, venir à lui sur l'aile du vent, les deux syllabes de son nom. Et ses oreilles *tinteraient* terriblement, comme on dit familièrement chez nous, car Dieu sait qu'on le prononce et qu'on le répète un nombre incalculable de fois, dans une journée, ce nom qui, pour tous, est synonyme de vaillance, audace, décision implacable, indomptable fermeté. Oui, de ce qu'il est le chef suprême de tant des nôtres là-bas, l'arbitre de notre sort si loin de nous, le dépositaire de tous nos espoirs, de toutes nos fiertés, de notre orgueil national, cela l'a rendu en un clin d'œil populaire, cela l'a placé au-dessus des discussions et des controverses. Sarrail, c'est le drapeau, c'est la France, c'est nous tous !



Avant l'invasion : Un gendarme serbe.

On le savait extraordinairement décidé, vigoureux, vaillant, rude. Et voici qu'on l'a découvert prudent et précautionneusement avisé ; on lui a un gré infini d'allier des qualités dissemblables, des talents opposés. Sa retraite en a-t-on assez parlé ! En a-t-on assez loué la maîtrise ; la remarquable préparation, la géniale exécution ? Pas une voix ne s'est élevée, discordante : tout le monde, après avoir eu le cœur bien serré, fut d'accord pour applaudir, quand le grand mouvement eut été exécuté sans anicroches, sans cruelles mésaventures ! Jusqu'aux caillettes des salons, jusqu'aux mondaines en jupes courtes, et en bottes d'étoffe ou de vernis, qui, à l'heure où elles essaient de mener une vie encore un peu parisienne, au moment où elles se réunissent pour de bien calmes five o'clocks, célèbrent les mérites de Sarrail et s'écrient : « Cette « retraite, cela a été merveilleux ! Ce fut « un des plus beaux mouvements stratégiques que jamais grand chef ait conçu « et fait exécuter ! » De ces gracieuses et frivoles petites silhouettes, jusqu'aux hommes de guerre les plus justement



Le colonel X..., du 6<sup>e</sup> d'infanterie, qui s'est fort distingué dans les derniers combats.



Prisonniers bulgares travaillant au déchargement d'un de nos trains à la gare de Salonique.



Les types des races les plus différentes se coudoient à Salonique. Voici par exemple un vieux Turc.



réputés, tout le monde dit la même chose à le même sentiment. Dans un bel article du *Temps*, ce soir, notre vénéré ami, et très admiré collaborateur, le général de Lacroix n'écrivait-il pas : « Les alliés ont accompli une retraite sur laquelle j'aurai à revenir, car elle s'est faite dans les conditions les plus difficiles, qui ont exigé de la part du commandement et des exécutants une réelle maîtrise, et une capacité manœuvrière remarquable ». Et entre ces deux pôles de l'opinion publique, la jolie femme qui bavarde, et le prestigieux généralissime d'hier, il y a la foule, il y a les bourgeois, l'ouvrier, l'employé, le poilu en congé, le banquier, le savant qui disent avec, aux joues, une rougeur de fierté et de confiance : « Il a été épantant, Sarrail ». Il le sera encore, j'en suis bien persuadé, et, en d'autres circonstances, nous répéterons encore avec la même joie, avec la même reconnaissance rayonnante : « Il a été épantant ! »

Quand les ennemis marcheront... car dans ce moment ils ont une drôle d'attitude les Germains, les Autrichiens, les Bulgares, consortium de mauvais drôles que l'on n'est pas habitué à voir hésiter, quand il s'agit de commettre quelque sauvage action. Pourquoi ne bougent-ils pas ? Que signifient leur silence ? D'aucuns veulent voir là l'indice que, redoutant de se frotter à une place trop bien défendue, à des lignes trop heureusement préparées, la bande des sanglants malandrins songerait à filer plus loin.

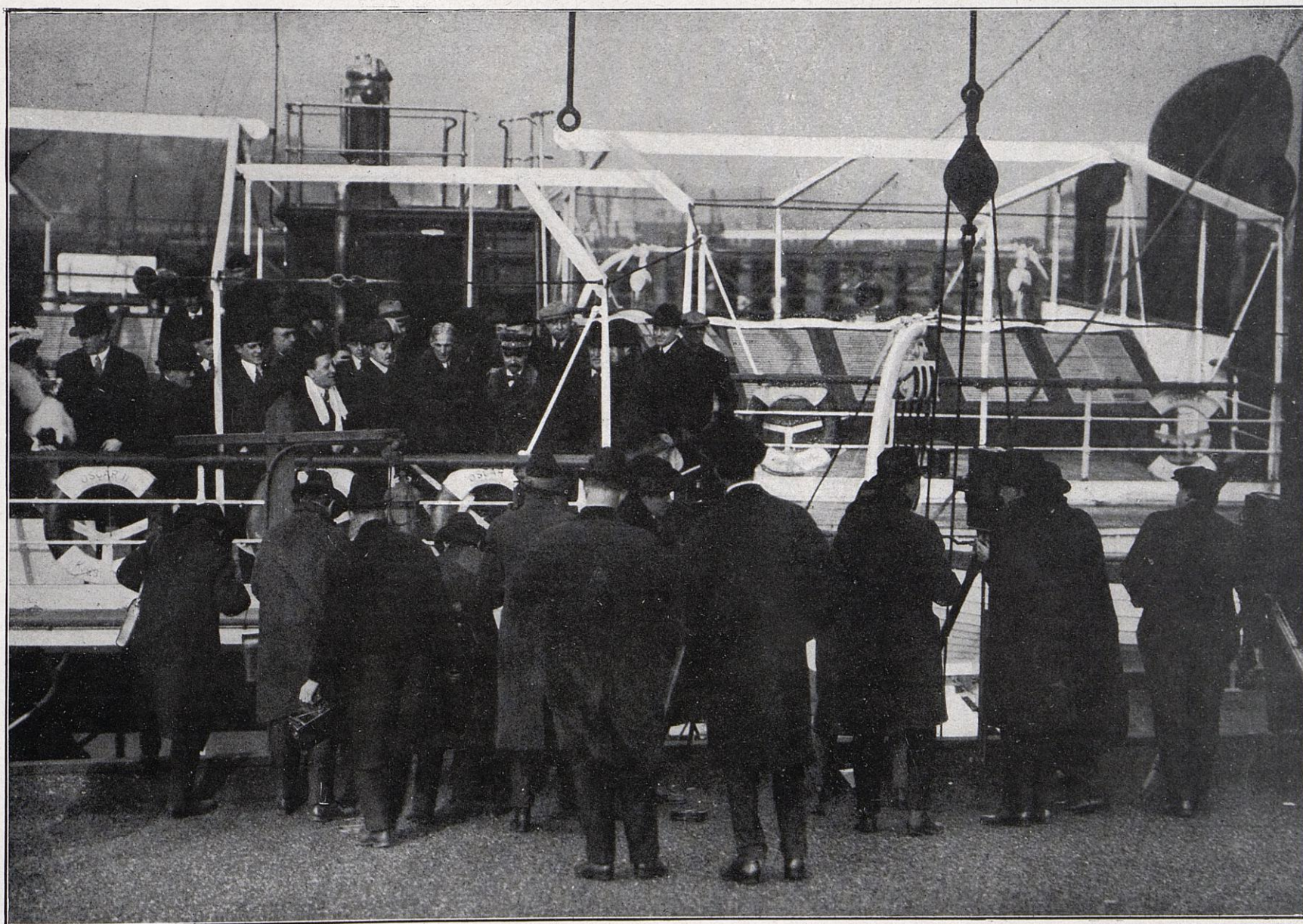
L'inaction des hordes de Guillaume et de Ferdinand vient probablement de ce qu'il faut remettre en état la voie ferrée de Belgrade à Salonique, détruite en plusieurs endroits, ou qu'il faut réorganiser des unités durement malmenées par les batailles de Serbie, ou qu'on ne veut rien tenter avant d'avoir amené sur le lieu du combat de l'artillerie lourde, des approvisionnements de toutes sortes.

Attendons ce que demain nous réserve, mais dès maintenant réjouissons-nous d'avoir eu le loisir de nous mieux préparer.

ALFRED-JOUSSELIN.

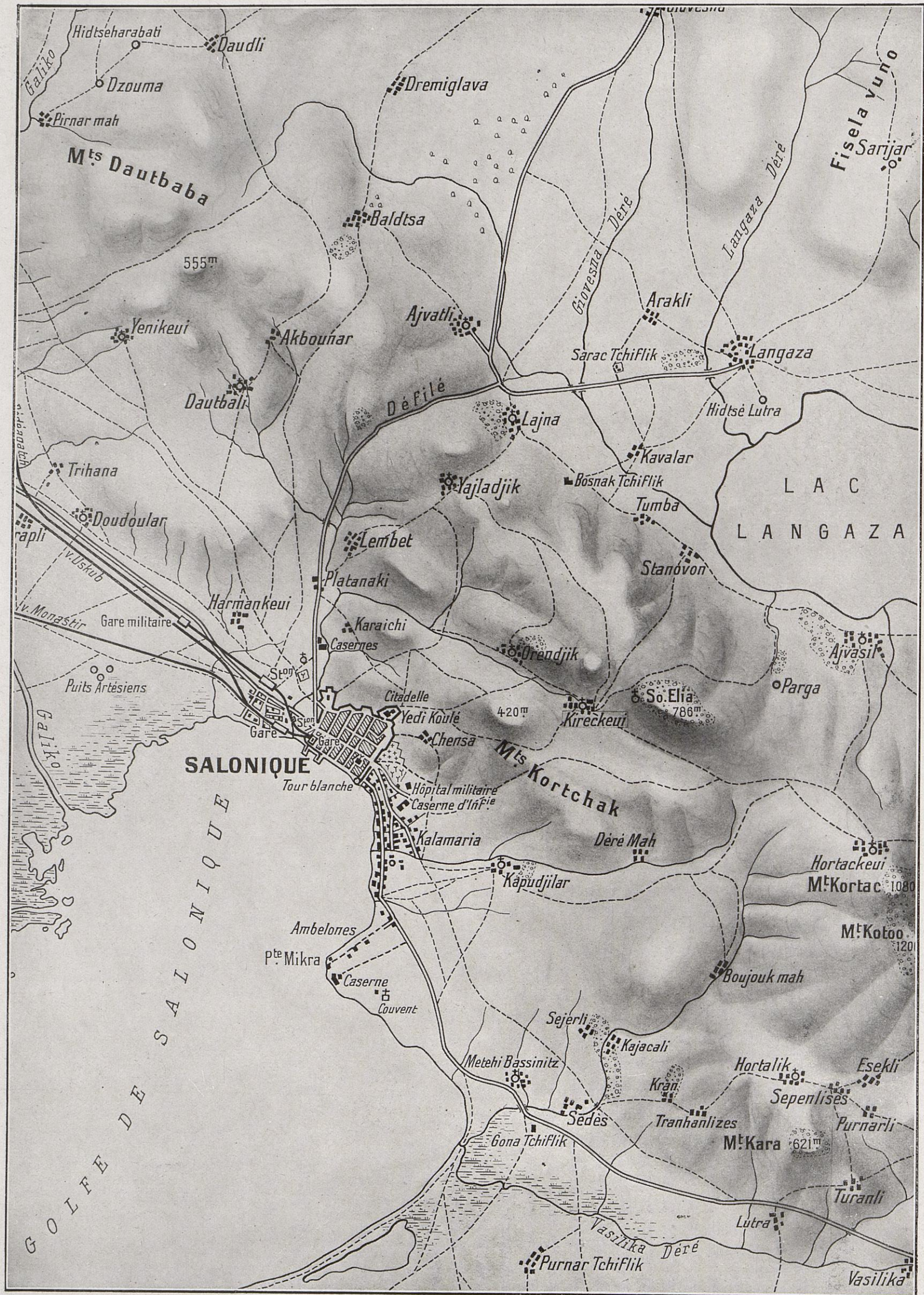


AUX JOURS SOMBRES DE LA RETRAITE.  
Soldats serbes attendant la visite d'un médecin à la porte d'un hôpital.



LA MISSION DU PACIFIQUE M. FORD. — Voici sur le pont de l'*Oscar II*, surnommé « l'Arche de Paix », M. Ford, le richissime fabricant d'automobiles américain qui, accompagné de quelques braves gens, s'était flatté de venir restituer la tranquillité à l'Europe...





SALONIQUE ET SES ABORDS. — Cette carte est celle du secteur de terrain ferme que défendront les soldats alliés. Très vraisemblablement le front choisi par le Général Sarrail ira, à l'ouest, jusqu'au Vardar, et aux marécages qui entourent l'embouchure du fleuve, de même qu'à l'est, il se prolongera jusqu'au golfe d'Orfano en passant par les lacs Langaza et Bachik-Gola, isolant ainsi l'isthme de Chalcidique, et en faisant une vaste place d'armes où pourront se concentrer tous les armements et approvisionnements permettant plus tard de fructueuses offensives.





LA DÉFENSE D'UNE ÉGLISE EN POLOGNE. — Tandis que les Allemands occupent la Pologne et feignent d'y être accueillis en libérateurs par les malheureuses populations, pour la dernière fois, peut-être molestés et opprimés, il nous arrive de temps en temps des réfugiés qui remettent les choses au point, et présentent sous un autre jour l'occupation allemande. De leurs informations, il résulte que le Polonais n'a plus d'autre ennemi que l'Austro-Allemand et qu'il a défendu chaque pierre de chaque village avec l'énergie du désespoir et la rage de l'indépendance de nouveau menacée. Témoin cet épisode de la défense du village de P..., où l'on voit les prêtres et les moines, réunis dans l'église, tenir tête avec une ténacité farouche à l'envahisseur doublement sacrilège.

(Composition de J.-B. de Jankowski, d'après le récit d'un témoin oculaire.)



## LA VIE MILITAIRE

## LA SITUATION DES ARMÉES

Quinze jours se sont écoulés depuis mon dernier examen de la situation générale des belligérants. Si on essaye de résumer ce qui s'est passé pendant cette période sur le théâtre occidental de la guerre, le seul où se soit manifestée une activité réelle, on voit que les divers modes d'engagements ont été partout employés, et sous ce rapport il n'y a pour ainsi dire pas de différence à faire entre telle partie des lignes ou telle autre. Ceci s'explique facilement : partout, les tranchées et les batteries opposées sont à peu près à la même distance moyenne ; partout la densité des forces est en proportion des fronts et leur composition en diverses armes est la même ; enfin, partout les moyens mis en œuvre sont à peu de chose près identiques. Il se produit sur chaque point donné tantôt des duels d'artillerie, tantôt des combats rapprochés à la torpille ou à la grenade, tantôt des luttes de sape, de mine et de contre-mine. Il arrive alors que sur une période de la moitié d'un mois, la somme de chacune de ces variantes de la lutte devient la même, et qu'en récapitulant on trouve la même chose partout. Il n'y a, en somme, de distinction à faire, que s'il se produit dans un secteur une attaque proprement dite, une action offensive amenant l'infanterie à sortir de ses tranchées ; et précisément, au cours de cette quinzaine, les attaques ainsi définies ont été fort rares. Le mauvais temps y est pour beaucoup. Le sol est détrempé par les pluies et très souvent rendu impraticable en dehors des routes. Les hommes et les chevaux patagent et enfoncent dans une boue gluante et glissante. Les rivières débordent, les ponts de fortune sont emportés. Il en est ainsi notamment des passages établis par l'ennemi sur la Meuse à Saint-Mihiel, où le seul pont dont il puisse encore disposer est balayé par notre feu.

Si nous récapitulons cette guerre de tranchées en quelques mots, nous pouvons dire que notre artillerie s'est montrée, comme toujours depuis longtemps déjà, partout supérieure à celle de l'ennemi, dont elle a éteint le feu et bouleversé les batteries, en Belgique, en Artois, entre Somme et Oise, entre Oise et Aisne, entre Soissons et Reims, en Champagne, en Woëvre et en Lorraine. Comme on voit, c'est presque la totalité du front, sauf les régions montagneuses de l'Argonne et les montagnes des Vosges, où la guerre de mines a prévalu. Partout nos batteries, en dehors même de leur action contre les batteries allemandes, ont détruit des ou-

vrages ennemis, dispersé des rassemblements de troupes et des colonnes en marche, ainsi que des convois de ravitaillement circulant à l'arrière, et provoqué des explosions de dépôts de munitions.

Nous avons achevé de repousser et de faire rentrer dans leurs lignes les assaillants qui se maintenaient encore en quelques points d'une de nos tranchées avancées, en Champagne, vers Saint-Souplet. Une seule nouvelle affaire d'infanterie, très localisée, s'est produite dans les

à l'heure où j'écris, mais jusqu'à présent elles restent en notre faveur dans leur ensemble.

Pendant cette quinzaine, on n'a signalé aucun exploit marquant des aviateurs ; les bombardements par escadres aériennes ont été moins actifs que précédemment ; la continuité du mauvais temps a beaucoup entravé ce genre d'opérations.

En dehors des faits de guerre, un événement important à noter est le changement d'attributions du général de Cas-



LA BAIE DU DRIN.

Vosges, au sommet de l'Hartmannswiller, plusieurs fois pris et repris déjà. Nous occupons depuis longtemps le sommet principal, d'où nous avons chassé les Allemands ; mais ils sont encore, à l'est de ce sommet, sur un ressaut moins élevé. Entre le véritable sommet que nous tenons et ce ressaut, les tranchées de première ligne sont presque bord à bord, séparées à peine par une distance d'une dizaine de mètres. Cette distance, nous l'avons franchie par surprise ; nous avons enlevé le sommet allemand et fait de nombreux prisonniers. Mais ensuite, il nous a fallu rétrograder un peu, partiellement, devant de fortes contre-attaques. Ces fluctuations ne sont pas terminées

telna, qui redevient, comme il l'était en temps de paix le second du général Joffre, avec le titre de major général, normal en pareil cas. L'autorité du général Joffre s'étend aujourd'hui à tout l'ensemble de nos armées. L'avantage qui en résulte est d'empêcher que des troupes d'un front ne soient distraites en faveur d'un autre, sans l'assentiment du général en chef, qui est le meilleur juge de l'importance à donner aux opérations secondaires.

\*\*

Du théâtre de la guerre en Russie, il n'y a aujourd'hui rien à dire. Les engagements se bornent à des actions très localisées, souvent même à des épisodes

d'avant-postes, même sur la ligne de la Dwina, où les Allemands, malgré leur ténacité, semblent être découragés par l'insuccès persistant de leurs efforts. Décidément, leurs grandes victoires remportées sur les Russes n'étaient dues qu'au manque de munitions de ces derniers et à l'infériorité de leur artillerie lourde. Maintenant, les Russes résistent. L'hiver est venu avant que les Allemands n'aient pu réaliser leur programme, et la difficulté des opérations actives est très grande sur tout ce théâtre de la guerre.

Depuis mon dernier article, le repliement des corps expéditionnaires français et anglais s'est effectué sur les positions qui couvrent Salonique, sous un développement de front en rapport avec leurs effectifs. La retraite s'est exécutée en ordre parfait et sans être inquiétée, car l'ennemi n'a pas franchi la frontière grecque ; et depuis, il est resté en observation sur cette frontière. Que fera-t-il ? Les avis sont très partagés et les nouvelles qui peuvent nous donner quelque indication restent très contradictoires. Ici, plus que partout ailleurs, la situation militaire est subordonnée à la situation politique, et pour la Grèce le problème politique est presque sans solution. Si on se place au point de vue militaire seul, on reconnaît que les Allemands ne peuvent accepter notre présence à Salonique, menace perpétuelle sur le flanc de la ligne d'opérations qu'ils établissent par Sofia et Constantinople, vers l'Égypte, la Mésopotamie et la Perse. Toutefois, si l'attaque de nos positions leur paraît devoir coûter trop cher, il leur reste la ressource d'en occuper d'autres en face et de les fortifier aussi, pour nous marquer avec un minimum de forces sur un nouveau front de guerre de tranchées. C'est une demi-solution ; car s'il est possible de savoir au juste par quoi marquer une place dont la garnison s'élève à un chiffre invariable, il n'en est pas de même dans le cas actuel où nos forces peuvent recevoir par mer telle extension que nous voudrions. Quoi qu'il en soit, leur projet semble être plutôt de prendre l'offensive, car ils ne font devant nous aucun travail défensif. Cette offensive commencera sans doute quand ils auront réuni tous leurs moyens, difficiles à amener dans une région où toutes les voies d'accès sont détruites. Le retard peut encore se prolonger et nous le mettons à profit pour organiser et armer très solidement nos lignes. Les Anglais, qui ont supprimé leur crochet offensif de la baie de Suvla, dans la presqu'île de Gallipoli, comme devenu inutile, ont dû ramener à Salonique les troupes qui s'y trouvaient.

Général BERTHAUT.

## SCIENCE FRANÇAISE

Le socialiste Wolfgang Heine, voulant expliquer et justifier la politique d'extension et de domination de l'Allemagne, écrivait, ces jours derniers, dans la *Gazette de Francfort* : « Notre travail politique et intellectuel nous est, il est vrai, imposé par nos conditions d'existence, mais il est guidé par la certitude que nous sommes alors au service des idées de toute l'humanité, que nous travaillons pour le développement des forces intellectuelles et matérielles de toute l'humanité. Pour cela, nous avons besoin de l'espace et de la sécurité. Nous ne voulons pas être troublés dans les principes fondamentaux de notre existence et dans notre travail pacifique. L'Allemagne est possédée du désir de faire valoir ses forces et elle a la certitude qu'elle est appelée aux plus hauts devoirs de la culture ».

Pour son « travail pacifique », pour l'accomplissement de sa mission intellectuelle, l'Allemagne a des besoins bien extraordinaires. Il ne lui suffit pas de montrer ses mérites, de prouver qu'elle est intellectuellement supérieure aux autres nations ; il faut qu'elle dispose du monde entier et qu'elle commande à une humanité de laquelle elle aura retranché les contradicteurs et les concurrents. Quand elle aura fait le désert, alors seulement elle jugera qu'elle a devant elle l'espace libre et que sa sécurité ne court aucun risque.

Nous voulons bien admettre que,

n'ayant plus rien qui la trouble, les travaux qu'elle fera seront d'autant plus admirés qu'il ne restera pour les apprécier que ses admirateurs systématiques et qu'elle pourra tout à son aise piller et s'approprier tout ce que la science a fait, dans toutes les directions, avant elle.

Il est nécessaire, en effet, de rappeler que la kultur allemande, d'assez fraîche date, n'a ni dans l'érudition ni dans les sciences ouvert aucune voie nouvelle et qu'à l'époque où les Hohenzollern, qui célèbrent avec tant de fracas leur cinquième centenaire, faisaient sans gloire leurs débuts dans le banditisme, il y avait ailleurs des hommes qui, avec de faibles moyens, avec des incertitudes, des hésitations, des erreurs, reprenaient ou poursuivaient les travaux de l'antiquité grecque et latine troublés par les invasions des barbares et jetaient les premières assises sur lesquelles leurs continuateurs ont par patience et par génie édifié la science actuelle.

Nous l'avons presque oublié ; du moins trop d'entre nous, trompés par l'orgueilleuse jactance germanique, se faisaient les échos inconscients des théories sur les races épuisées et décadentes. La science allemande trouvait en eux non seulement des apologistes, mais des imitateurs. Ils lui empruntaient ses méthodes ; ils n'avaient de respect que pour les « laboratoires » où l'histoire, la philosophie, l'archéologie, la philologie formaient de massives armatures de fiches, pour les livres indigestes où les notes et renvois, débordant et submergeant le

texte, laissent au lecteur le soin de faire le travail d'assimilation et de déduction qui est la propre besogne de l'auteur.

Il était temps de montrer dans un bref raccourci quelle a été la part de la France dans la constitution de certaines sciences, dont beaucoup sont nées de son génie et au développement desquelles elle contribue chaque jour, quelle est sa part quotidienne dans le progrès intellectuel de l'humanité. Il ne lui a fallu ni l'espace ni la sécurité pour accomplir cette œuvre grandiose. Une cave humide suffisait à Claude Bernard. De l'étroit laboratoire de Pasteur sont sorties les découvertes qui ont été un bienfait général pour l'humanité. Descartes dans son « poêle » construisait sa géométrie. Les époques les plus troublées n'ont pas été les moins fécondes et les traditions plusieurs fois séculaires de la science française disent assez que son épanouissement ne s'est jamais ralenti, que toujours elle s'est montrée originale et que partout, elle a su mettre l'ordre, la netteté, la précision.

L'exposition de San-Francisco a fourni une occasion de mettre en pleine lumière la science française et les notices que le Ministère de l'Instruction publique a demandées à des hommes tels que MM. Bergson, Paul Appell, Baillaud, A. Lacroix, Maspero, Collignon, Croiset, Lanson, Larnaudie permettent de jeter un regard d'ensemble sur bien des parties de l'œuvre intellectuelle de la France ; œuvre faite de clarté et qui reste toujours élégante. On a pu insinuer que la simplicité de son ordonnance, la discrétion avec laquelle l'appareil scientifique se

dissimule, étaient l'indice d'une indigence de matériaux. Certes, elle pourrait, elle aussi, accumuler les faits et les cataloguer. Mais elle ne se contente pas de cette besogne inférieure. Elle s'astreint à arriver à des conclusions nettes et précises et pour cela, il ne suffit pas d'entasser des matériaux, il faut les assembler et pénétrer au cœur du sujet.

Comme l'écrivait M. Lucien Poincaré, la science française ne prétend pas être la seule de par le monde. Elle sait seulement qu'elle a toujours eu et qu'elle conserve une très grande place. Généreuse et hardie, selon sa coutume, elle a, sans arrière-pensée d'imposer sa domination, la volonté d'être parmi les premières dans la marche triomphale de l'esprit humain vers la vérité.

Tout autre est l'idéal que les Allemands ne manquent guère d'assigner à leur science. Dans une conférence récente le professeur Luther parlait des chimistes : « C'est moi, Ostwald, Fischer et d'autres, disait-il, qui avons inventé des choses admirables comme les gaz asphyxiants, des liquides inflammables ». Il se vantait un peu car ces gaz et ces liquides ne sont pas nouveaux. Mais l'admiration que lui inspirent ses travaux montre comment l'Allemagne comprend sa prétendue mission intellectuelle et cela précise le contraste entre la science humaine, généreuse et désintéressée de la France et celle qui se met au service de la barbarie et inscrit parmi ses titres de gloire la destruction de la *Lusitania* et de l'*Ancona*.

Georges DE NOUVION.





LA MÉTHODE DE LORD DERBY. — Appliquée en Angleterre pendant quelques semaines, la méthode préconisée par lord Derby a produit le meilleur résultat et provoqué de nombreux engagements. Voici une musique de highlanders qui parcourt les rues de Londres; les accents guerriers de ses fifres pittoresques décident de nombreux volontaires, qui leur emboîtent le pas et vont se faire inscrire au prochain bureau de recrutement.



LA PRODUCTION INTENSIVE DES MUNITIONS. — M. Albert Thomas, Sous-Secrétaire d'État aux Munitions, accompagné de M. Claveille, directeur de l'Inspection des fabrications, et du général D... a été visiter les nouvelles usines en construction, ainsi que les grands centres de production. Partout le Ministre a pu constater l'activité la plus intense.



## LIVRES NOUVEAUX

La librairie Berger-Levrault, à laquelle on doit un si grand nombre d'intéressantes publications, a eu l'heureuse idée de réunir en un élégant volume in-8° Jésus, sous humoristique couverture d'Albert Guillaume, les extraits les plus caractéristiques de tous les journaux du front. Ai-je besoin d'expliquer à mes lecteurs ce que sont ces journaux, relativement nombreux, du reste, de leur apprendre qu'ils sont rédigés par ceux qui, sous les shrapnells, les marmites et autres engins du même agrément, éprouvent le besoin d'avoir encore de l'esprit, de la gaieté, tout comme et mieux que sur le boulevard ? Tirés sur papier à chandelles, tapés à la machine à écrire, polycopiés, ces journaux du front aux noms pittoresques : *Echo des marmites*, *Le Poilu*, *Le Poilu enchaîné*, *Le Petit Voisognard*, etc., etc., constitueront plus tard la collection de documents la plus merveilleuse pour l'histoire anecdotique de la guerre actuelle. Ils sont, en attendant, la lecture la plus attrayante, la plus fortifiante qu'il soit possible de faire en ce moment.

Je ne sais pour quelle raison on a voulu nous représenter nos soldats ainsi que des gens, certes, décidés à accomplir leur devoir jusqu'au bout, « pleins d'une détermination grave, froide, solide », mais dont l'existence est : *morne, pénible, douloureuse*. La lecture des journaux du front donne un démenti radical à cette opinion, nous apporte l'idée consolante que, malgré tout, là-bas, on est allégre, triomphant, en dépit des averse qui mouillent les capotes, transpercent l'étoffe du vêtement ; en dépit encore de la boue, des fils de fer barbelés, des avions allemands, de la mort qui guette et rôde sans trêve.

On y rit du rire le plus franc, le plus sonore : un rire héroïque, homérique ; un rire qui résonne à l'égal du cocoric du coq gaulois ; on y rit à la manière de nos pères, nos pères du temps des fabliaux, de Rabelais, de Rognier, de Villon et non seulement on y rit, mais on y a de l'esprit et du meilleur, de l'esprit de derrière les fascines et les sacs de terre, de l'esprit qui pétillait comme le champagne, qui mousse, qui écume, qui fuse à l'égal d'une grenade explosive.

Je l'accorde : nos poètes poilus ou nos poilus poètes prennent des licences avec les muses, leur prose n'est ni sans maladresse, ni sans gaucherie, ils n'ont point le loisir de ciseler leurs phrases, mais leur littérature n'en fleurit pas moins le laurier, elle est robuste et saine.

Voici un échantillon de leur manière :

*Il y a sur la route qui conduit à P... une voie romaine qui est particulièrement balayée par les obus allemands.*

*Un jour que l'arrosage était sérieux, un officier supérieur rencontre un cycliste porteur d'un ordre, qui filait à toute allure et lui dit :*

*— Pourquoi ne faites-vous pas attention ? Prenez sous bois, vous serez moins exposé.*

*Et le cycliste de répondre :*

*— A quoi bon ! mon commandant ; leurs obus, ils n'éclatent pas.*

*Et il continua son chemin.*

Railler son ennemi, c'est déjà le dominer, donc commencer à le vaincre. Nos soldats ne s'en privent pas.

*Ah Bath ! déclare traduire du Berliner Tagblatt :*

*Après avoir repoussé une attaque vigoureuse des alliés, nous avons enlevé cinq centimètres de tranchées en Argonne.*  
(à suivre). Paul d'ABBES.

## ÉCHOS

NOTRE NUMÉRO DE NOËL

Le public a beaucoup admiré dans notre dernier numéro deux très belles photographies représentant, l'une deux Grecs en grand conciliabule, l'autre une colonne de nos troupes se repliant vers Salonique. Ces deux fort intéressants instantanés étaient l'œuvre de notre collaborateur le vaillant lieutenant Marcel Meys.

De même, les jolies et fines images de poupées illustrant l'article sur « les Jouets Français » avaient été composées et prises par cet artiste de talent qu'est notre excellent ami Maurice Meys.

FÉLIX BOUTET DE MONVEL

Nous apprenons avec un profond sentiment de tristesse la mort d'un charmant artiste, très rarement doué, d'un sportman justement apprécié et réputé, d'un excellent et très intelligent camarade Félix Boutet de Monvel, tombé à l'ennemi aux combats de la Targette.



Le soldat-mitrailleur, Félix Boutet de Monvel.

Engagé volontaire, (le premier jour de la mobilisation), au 90<sup>e</sup> d'infanterie, blessé en janvier, repartit au feu à la fin de mai, il fut le 9 juin porté comme « disparu », à la suite des combats qui furent livrés aux environs d'Arras.

Les nombreux amis de Boutet de Monvel viennent avec douleur d'acquiescer la

certitude, que le brillant mitrailleur avait trouvé la mort en faisant fort courageusement et fort noblement son devoir, au moment de la rude offensive que l'on sait.

Boutet de Monvel était membre fondateur du Sporting-Club Universitaire de France, dont il fut pendant plusieurs années le secrétaire général. Par deux fois, il mena, comme capitaine, l'équipe

troisième de Rugby au Championnat de Paris. Il avait collaboré à de nombreuses revues sportives et plusieurs fois nous avait donné des articles qui furent fort remarqués.

Nous saluons avec émotion la mémoire de ce parfait camarade, de ce très vaillant français.



Un de nos plus hardis aviateurs, le pilote S... est décoré par le Président de la République.

## THÉÂTRE

THÉÂTRE NATIONAL DE L'OPÉRA. — *Mademoiselle de Nantes*. Acte III d'*Aïda*. Acte II de *Guillaume Tell*.

Les théâtres de Paris, un à un, ont rouvert leurs portes et l'Opéra lui-même s'y est décidé. Il est le plus coûteux de tous, donc le plus dangereux, et sa réouverture, même partielle, car il ne s'agit encore que de matinées, soulève des difficultés redoutables.

M. Rouché, le nouveau directeur, a arrêté un programme ingénieux, qui consiste à passer en revue les étapes successives de l'Opéra en France. Il semble que ce soit là la manière la plus certaine de nous intéresser et de nous préparer à la musique à venir. Ayant réfléchi aux différentes formes que celle du passé a revêtues, ayant été mis à même d'en apprécier les qualités et les faiblesses, dans le cadre même où il s'agit de leur désigner

un successeur, les spectateurs auront plus d'indulgence pour les audaces, plus de sévérité pour les insuffisances.

Nos jeunes compositeurs, en revenant, trouveront les « armoires rangées », et, ainsi, la tâche aura été facilitée dans la limite du possible par ceux qui avaient la garde de leur patrimoine.

La première séance, consacrée à Lulli et à son époque, nous fait assister à un concert donné aux enfants de M<sup>me</sup> de Montespan, vers 1686. Le décor est intime, élégant ; les entrées du maître de ballet et des différents personnages sont adroitement réglées, et même les instruments anciens ont des accompagnements moins grêles que l'on aurait pu le craindre.

Les airs choisis dans *Thésée*, *Armide*, *Cadmus* ont la grâce et, aussi, le manque de force qui caractérisaient le genre et étaient la conséquence des habitudes d'alors et des moyens dont on disposait.

Des pas de ballet, également de Lulli, et empreints d'une gaieté qui paraît com-

passée, complètent le concert ; une curieuse sonnerie de cavalerie précède le lever du rideau.

Comme pour faire apprécier le chemin parcouru et la façon dont la vie se répète, cette évocation du florentin Lulli est encadrée entre deux actes du répertoire moderne, que l'on a choisis dans l'œuvre de deux Italiens ; il s'agit de *Guillaume Tell* que Rossini écrit pendant son long séjour à Paris, et d'*Aïda* que Verdi, le grand patriote, qui parlait si noblement de notre pays, composa à l'époque où son inspiration se rapprochait tout à fait de la formule française.

Peut-être que ces œuvres ne sont pas plus l'une que l'autre, conformes à l'esthétique de ceux qui les dirigèrent ; on ne s'en aperçoit guère, et il est impossible de mettre dans une exécution plus de soins et de science que n'en prodigua, en particulier, M. Chevallard dans celle de *Guillaume Tell*.

Les deux actes ont été brillamment interprétés, non moins que M<sup>lle</sup> de Nantes elle-même ; l'intérêt de tels spectacles, organisés avec autant de goût que de conscience, est grand.

THÉÂTRE DU GYMNASÉ. — *Les deux Vestales*. Comédie en trois actes de M. Philippe Maquet.

Ne pouvant se consoler de la mort de sa femme, Etienne Lalande va tous les matins au cimetière, et il s'y rencontre avec M<sup>me</sup> Sylvie Pomme, également inconsolable de la perte de son mari. Les douleurs semblables rapprochent, Etienne et Sylvie font connaissance grâce à un sac à main égaré ; petit à petit ils se lient et décident d'unir leurs deux douleurs dans un mariage destiné surtout à célébrer le culte des deux disparus. Ils seront les deux vestales du temple élevé à ces deux divinités.

L'une de ces divinités est de mauvais aloi ; Etienne n'a pas seul des raisons de regretter sa femme, ses deux amis intimes, familiers de sa maison, en ont d'aussi fortes, et ils cherchent à reconstituer, tel qu'il était, le foyer détruit. Une annonce dans les journaux leur vaut la visite d'une M<sup>me</sup> Soliman, dont le physique rappelle celui de la disparue, mais la moralité de cette femme qui s'avoue facile est bien différente. M<sup>me</sup> Soliman se révolte en entendant la proposition que les deux hommes lui font avec ingénuité ; elle raconte tout à Etienne qui, débarrassé d'un souvenir frelaté et de deux faux amis, pourra se consacrer au bonheur de Sylvie.

La mineur du sujet semble faire équilibre à la fantaisie moralité des deux amis. Leur assemblage nous vaut une comédie délicate du commencement à la fin. De cet écheveau dépourvu d'apparence, l'auteur a tissé un ruban aux couleurs chatoyantes, aux nuances harmonieuses. Qu'en d'autres temps son talent lui aurait valu d'éloges !

Le chroniqueur que les lecteurs du *Monde Illustré* apprécient s'est révélé, dès sa première grande pièce jouée, comme un auteur dramatique parfaitement expérimenté. Il n'a reculé devant aucune des situations auxquelles il était entraîné ; il les a dénouées sans effort, comme du bout des doigts ; c'est plaisir de voir l'esprit jaillir tout naturellement des conversations échangées, sans que l'emploi des locutions courantes entame la correction raffinée du langage. Il y a, en un mot, dans la pièce, tous les éléments d'un long et durable succès, auquel l'interprétation, excellente, ne fera qu'ajouter.

M. Le Gallo est bien l'Etienne trop bon, trop affectueux, si facile à tromper qu'il aurait mérité, rien que pour cela, de ne jamais l'être. M<sup>lle</sup> Alice Nory a le charme réservé et confiant à la fois qui convient à Sylvie.

M. Arquillière, agité et saccadé, M. Louis Maurel, précis et un peu narquois, composent un plaisant duo de coquins naïfs ; M<sup>les</sup> Ellen Andrée et Templey font mieux que compléter un ensemble difficile à réaliser qu'une mise en scène adroite met en pleine valeur, pour la distraction des permissionnaires, des blessés, convalescents, et aussi de ceux des Parisiens qui, dans aucune circonstance, ne peuvent se corriger d'aimer le théâtre bien fait. Marcel FOURNIER.